

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

47/4 | 2006
Varia

Juliane Fürst, ed., Late Stalinist Russia

Nathalie Moine



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6754>

DOI : [10.4000/monderusse.6754](https://doi.org/10.4000/monderusse.6754)

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 869-872

ISBN : 978-2-7132-2098-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Nathalie Moine, « Juliane Fürst, ed., Late Stalinist Russia », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6754> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6754>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Juliane Fürst, ed., Late Stalinist Russia

Nathalie Moine

RÉFÉRENCE

Juliane FÜRST, ed., **Late Stalinist Russia. Society between Reconstruction and Reinvention**. Londres : Routledge, 2006, 288 p. (Routledge Series on Russian and East European Studies)

- 1 Ce recueil sonne le renouveau de l'intérêt témoigné par une nouvelle génération de chercheurs pour le stalinisme d'après-guerre. À quelques exceptions près, les auteurs n'ont pas encore publié leur thèse et leur contribution constitue donc un apport de première main. Dans une vigoureuse introduction, Juliane Fürst, qui a coordonné cet ensemble remarquable, explique l'importance de cette période pour la compréhension générale de l'expérience soviétique. Le choc de la guerre n'a pas seulement laissé un pays exsangue, il a également généré de nouveaux comportements, de nouveaux rapports à l'autorité, de nouveaux espoirs quant à une évolution du régime. Au-delà de la reconstruction d'un pays en ruine, il s'agirait donc de réinventer l'identité soviétique, mise à l'épreuve de la guerre. La hiérarchie des mérites, aussi fondamentale dans l'accès aux biens essentiels que dans la symbolique du pouvoir, a été bouleversée. Qui sont les véritables héros de la guerre ? et quelles en sont les plus grandes victimes ?
- 2 La réponse à ces questions a des implications cruciales pour différents groupes sociaux évoqués dans le recueil : invalides de guerre de Beate Fieseler, évacués et rapatriés de Rebecca Manley, vétérans de Mark Edele, mères veuves de guerre ou célibataires de Mie Nakachi. La guerre n'avait fait que renforcer le nécessaire accommodement de la population avec une économie de pénurie. Les années d'après-guerre sont marquées par une extrême pauvreté qui culmine avec la famine de 1946-1947, une existence misérable dont les Soviétiques sont décrits comme les victimes par Donald Filtzer, mais dont ils tentent aussi de se dépêtrer, à l'instar des paysans jonglant avec les règlements du

kolkhoze de Jean Lévesque. L'omniprésence des pots-de-vin, de la corruption, au total si peu combattue, que décrivent Cynthia Hooper et James Heinzen, témoigne de pratiques de contournement du système, désormais installées, dont chacun tire son maigre profit, mais aussi de l'importance des biens matériels, dont la portée symbolique n'est pas moindre que dans une société d'abondance. Ainsi, la maîtrise des codes vestimentaires obséderait tout autant les jeunes ruraux des provinces éloignées, étudiés par Juliane Fürst, que les gommeux moscovites de Monika Rùthers. Ils ont en commun la référence à l'Occident, à une Amérique mythique et très fragmentaire mais que la guerre a rendue plus familière. L'ouverture à l'étranger, après le verrouillage des années 1930, est en effet l'un des apports fondamentaux de la guerre à l'évolution de l'univers mental de bon nombre des Soviétiques, contribuant à élargir la gamme des alternatives possibles au stalinisme. Les vétérans de l'Armée rouge sont à la fois les premiers exposés et les premiers vecteurs d'informations plus ou moins déformées sur le monde extérieur, tant comme conquérants de l'Europe que comme récipiendaires de la propagande menée par les Anglo-Saxons dans les camps de DP (personnes déplacées). Les rumeurs persistantes, après-guerre, sur l'imminence d'une invasion anglo-saxonne, au total libératrice, en disent long sur l'imprégnation, même fantasmée, d'une présence occidentale, y compris dans les campagnes profondes. École de la souffrance, mais aussi de la résistance, la guerre a modifié le rapport à l'autorité. Cette évolution est en partie impulsée par le régime lui-même, avant que celui-ci ne se lance dans une politique répressive d'une rare intensité. Mie Nakachi rappelle comment la loi sur la famille de 1944, dans une perspective nataliste, fait fi du mariage et de la paternité, tandis que Ann Livshitz expose les dilemmes des auteurs de littérature enfantine, forcés dans les années d'après-guerre de revenir sur les défis héroïques lancés par de jeunes patriotes exemplaires du temps de guerre. L'ouvrage a l'ambition de retracer non seulement les racines du Dégel et de la politique khrouchtchévienne, mais aussi la genèse de la dissidence des années Brežnev, rappelant que la génération des *šestidesjatniki* a connu ses premières expériences collectives à la fin du règne de Stalin¹.

- 3 Au total, la grande majorité de ces contributions, prolongeant le travail pionnier d'Elena Zubkova², donne à ces années la coloration exaltante des périodes de chaos où tout semble possible. Il revient paradoxalement à Sheila Fitzpatrick, alors qu'elle a dirigé une partie des travaux qui émergent dans ce livre et inspiré d'une manière plus générale la recherche en histoire sociale depuis plusieurs décennies, de rappeler la frénésie répressive des années d'après-guerre et d'atténuer la tonalité quasi-glamour de certaines contributions.
- 4 De fait, un certain nombre de questions particulièrement douloureuses sont peu abordées, voire pas du tout. Le recueil regarde vers l'avenir afin d'expliquer les évolutions socioculturelles des décennies qui suivent la mort de Stalin, et c'est sa grande force. En revanche, la problématique de la « sortie de guerre » n'est à peu près pas traitée. En particulier, des thématiques émergentes dans la recherche actuelle, comme l'épuration des collaborateurs et le passage au crible des millions de Soviétiques revenant de l'étranger, sont peu ou pas évoquées. Si Fitzpatrick rappelle en conclusion l'importance de l'antisémitisme, alors que la guerre avait fait naître l'espoir d'une véritable représentation de l'identité juive autour du Comité juif antifasciste, le thème de la guerre en tant que renforcement des identités ethniques est à peu près absent d'un recueil, il est vrai, consacré à la seule Russie (ce qui n'est pas sans poser un problème méthodologique non explicite). La contribution de Rebecca Manley, consacrée aux conflits qui surgissent après la Libération à propos de logements revendiqués par de multiples ayants droit, fait

exception, puisqu'elle montre comment les « réévacués » juifs, moqués comme vétérans du « front de Tachkent » par une partie de la population de plus en plus ouvertement antisémite, sont doublement désavantagés dans leur tentative de recouvrer leur toit d'avant-guerre, face notamment aux anciens combattants. Les dilemmes socioéconomiques de la reconstruction sont également abordés grâce aux travaux de Beate Fieseler sur la difficile réintégration des invalides de guerre. Objet de toutes les sollicitudes de l'État-providence dans la propagande soviétique, la majorité d'entre eux comptaient en réalité parmi les plus démunis, relégués dans les fonctions les moins rémunérées, touchant une aide misérable quand ils avaient la chance de répondre aux critères très stricts du commissariat à l'Aide sociale, le *Narkomsobes*, et quand ils ne se faisaient pas tout simplement – et illégalement – licencier par des chefs d'entreprise soucieux de remplir les normes du plan. Ces deux contributions posent ainsi les premiers jalons d'une histoire au quotidien de la reconstruction pour les populations civiles.

- 5 Donald Filtzer, quant à lui, laisse explicitement de côté les anciens territoires occupés, dans son étude par ailleurs passionnante sur l'état sanitaire du monde urbain à la fin des années 1940 et ses multiples implications en matière d'hygiène, de santé et d'environnement urbain. Il perpétue ainsi une approche classique des soviétologues, soucieux de comprendre le fonctionnement intrinsèque du système, la guerre n'étant qu'un – terrible – accident de parcours susceptible de brouiller l'analyse. Le très important travail accompli par Filtzer comporte des conclusions très discutables, car elles tendent à sous-estimer l'importance des privations endurées par la paysannerie et le lourd tribut que celle-ci paie à la famine de 1946 par comparaison avec le monde ouvrier (d'ailleurs confondu avec le monde urbain), et rappelle ainsi que le recours aux chiffres, même détaillés, ne vaut pas forcément démonstration. Il a cependant l'immense mérite de suggérer tout ce que gagnerait une certaine histoire socioculturelle à accorder une plus grande attention au fonctionnement économique de la civilisation stalinienne. Partageant avec les dirigeants soviétiques une indubitable défiance pour la propriété privée, Filtzer n'en est pas moins obligé de signaler, presque en passant, l'importance du logement privé, y compris pour les ouvriers, dès qu'on dépasse le cas très particulier des grandes villes – importance renouvelée par la politique stalinienne d'encouragement à la construction individuelle. L'historien n'en tire, pour autant, aucune implication – sinon l'impossibilité de moderniser le parc immobilier, toute amélioration ne pouvant venir, selon lui, que de pouvoirs publics qu'il décrit par ailleurs comme bien incapables de pourvoir aux exigences minimales d'équipement urbain. En revanche, Jean Lévesque met en scène les multiples combinaisons du monde paysan avec les différents statuts de propriété : gardant un pied dans le kolkhoze, ils en obtiennent des terres à usage personnel dont ils tirent tout leur revenu grâce à la vente sur le marché. Ou encore, désaffiliés du kolkhoze, ils sont taxés comme ouvriers ou employés sur le produit de leur lopin, mais beaucoup moins lourdement que les kolkhoziens. L'État tente de mettre de l'ordre, notamment en s'attaquant à la redéfinition des parcelles à la fin de la guerre. La campagne contre les kolkhoziens parasites, impulsée par Hruščev en Ukraine au début de l'année 1948, en est une autre conséquence, dont Jean Lévesque a rendu compte ailleurs³.
- 6 De la même façon, l'attention portée au niveau local est une avancée essentielle pour briser le discours de la propagande. Cependant, une étude sur les instances centrales de décision ne manque pas d'intérêt, y compris pour comprendre les racines du Dégel, comme le montre Mie Nakachi à travers l'exemple de la collaboration au long cours entre Vladimir Nikonovič Starovskij, resté à la tête de l'Administration statistique de

l'URSS des années 1930 jusqu'en 1975, et Hruščev, l'un des principaux instigateurs de la loi sur la famille de 1944.

- 7 L'ensemble de ces études repose sur des sources qui, une fois ouvertes (beaucoup restent encore fermées néanmoins), ont révélé la richesse des comportements sociaux. En même temps, plusieurs contributions remettent à l'honneur les travaux accomplis dans le cadre du « Harvard Project on the Soviet Social System », dans le cadre duquel plusieurs milliers de DPs en provenance d'URSS avaient dû répondre en 1950 à un questionnaire portant sur leur vie en Union soviétique. Dans la même ligne, Juliane Fürst mentionne en introduction la pertinence des récits des contemporains. L'ouvrage plaide ainsi en faveur de la supériorité du témoignage direct sur des analyses trop abstraites et dogmatiques provenant du monde politique ou académique et montre la parenté des questionnements, à quelques décennies de distance, avec les sociologues et politistes du Harvard Project – certains sujets, comme le rôle de l'écoute des radios occidentales dans la formation de l'opinion chez les Soviétiques, restant encore tributaires de ces recherches pionnières. L'ambition de ces contributions est de montrer à l'œuvre une contre-culture issue de la guerre et se déployant au cœur de la civilisation stalinienne. La survivance d'une culture contestataire du monde paysan ou de certains courants révolutionnaires non bolcheviques est évoquée, notamment par Mark Edele, pour montrer que les coups de boutoir de la première décennie stalinienne n'ont pu totalement anéantir ces ferments d'opposition. Chez Juliane Fürst, cette contre-culture (ou subculture) est définie comme un ensemble de comportements, d'attitudes, de loisirs, relevant de la sphère privée des individus. Cette dernière est de plus en plus revendiquée par une jeunesse, née après la révolution, dont la loyauté au régime ne doit pas pour autant être remise en cause, puisque le stalinisme est son horizon. La guerre a renforcé l'appartenance patriotique, elle a aussi apporté des bribes d'une civilisation occidentale hédoniste, à travers la musique de danse, le cinéma, les vêtements, dont se seraient emparés sans *a priori* politique des pans entiers de la jeunesse soviétique. Juger que les *stiljagi* sont les premiers dissidents est assurément le point de vue des autorités soviétiques. Ils sont plus sûrement un mode d'accommodement avec la sévère société soviétique, et par là une explication à la longévité du régime.
- 8 Sans conteste, *Late Stalinist Russia* fera date, tant par la solidité de ses apports que par les pistes que ce livre invite à poursuivre.

NOTES

1. Comme le montre, malgré son titre, le livre d'entretiens de la dissidente L. Alekseeva : Ludmilla Alexeyeva, Paul Goldberg, *The Thaw Generation. Coming of Age in the Post-Stalin Era*, Boston : Little Brown, 1990.
2. Elena Zubkova, *Russia After the War. Hopes, Illusions and Disappointments, 1945-1957*, Armonk : Sharpe, 1998.
3. Jean Lévesque, *Exile and Discipline : The June 1948 Campaign against Collective Farm Shirkers*, The Carl Beck Papers in Russian and East European Studies, 1708 (2006).